

L'étude Des Quelques Eléments Paratextuels De Goutte Epaisse, Roman De Prosper Gubarika Wa Mudi-Wamba Vanella

MANDEFU KADIOBO-DODY Emmanuel – Toussaint

Chef de Travaux à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines

Université Pédagogique Nationale/ B.P 8815 Kinshasa 1/ RD Congo

Auteur correspondant : MANDEFU KADIOBO-DODY Emmanuel – Toussaint



Résumé : Le critique littéraire amorce généralement l'analyse d'une œuvre littéraire par l'examen de ses éléments extérieurs, d'autant plus que les auteurs y dissimulent souvent des messages que seuls les lecteurs avertis peuvent déchiffrer. Ces messages, inscrits dans ce que la théorie littéraire désigne sous le nom de paratexte, sont à savoir : le titre, les intertitres, le nom de l'auteur, l'image, ainsi que les couleurs choisies par l'auteur ou l'éditeur.

Dans le présent article, notre attention particulière, s'est focalisée sur quelques éléments paratextuels du roman *Goutte épaisse* de l'écrivain Congolais Prosper GUBARIKA WA MUDI-WAMBA VANELLA qui figurent sur la première de couverture, y compris l'épigraphe. De cette analyse, il ressort des liens étroits entre ces éléments paratextuels et le récit proprement dit.

Mots clés : Etude, paratexte

Abstract: Literary critics typically begin their analysis of a literary work by examining its external elements, especially since authors often embed messages within them that only discerning readers can decode. These messages are inscribed in what literary theory refers to as the paratext : namely, the title, subtitles, authors's name, images, and the colors chosen by the author or publisher.

This article focuses specifically on several paratextuel elements found on the fist page of the novel *Goutte épaisse* by Congolese writer Prosper GUBARIKA WA MUDI-WAMBA VANELLA, including its epigraph. The analysis reveals a close relationship between these paratextual features and the narrative itself.

Keywords : Study, paratext.

INTRODUCTION

Le présent article propose une étude des quelques éléments paratextuels de *Goutte épaisse*, roman de Prosper GUBARIKA W. M. VANELLA. Cette œuvre se distingue par la richesse de ses éléments hors texte, lesquels suscitent une lecture interprétative particulièrement féconde. En effet, le paratexte – entendu ici dans son acceptation générique selon Gérard Genette – joue un rôle déterminant dans l'orientation de la réception et dans la construction du sens.

Au-delà de ses dispositifs textuels périphériques, *Goutte épaisse* développe une intrigue qui plonge le lecteur dans une situation psycho-sociale familière connue de nombreux hommes, bien au-delà du cadre géographique de Kinshasa. La prolifération des affiches publicitaires des tradi-praticiens vantant des thérapies contre l'impuissance sexuelle, l'augmentation de la libido et de la taille du pénis ou encore les troubles de fertilité féminine, témoigne d'un imaginaire collectif marqué par l'angoisse psychologique et la quête de virilité. A cette liste s'ajoutent le traitement des maladies sexuellement transmissibles, qui renforcent le sentiment d'urgence et de vulnérabilité.

Dans ce contexte, l'histoire de Sim Sola Kubuya, le personnage principal du roman *Goutte épaisse*, et de son épouse, Sabrina Kitenge et Mouzy Mamissa, sa copine, acquiert une résonance particulière auprès du lectorat. Elle agit comme un miroir social, une forme de catharsis narrative. Comme le disent les Bambala, peuple originaire du Kwilu : « *gibwla yala, amala gima* » [1], ce qui signifie en français, « ce qui arrive à un homme peut arriver à d'autres personnes. Cette sagesse populaire confère au roman une fonction de consolation pour certains, et de guérison psychologique pour d'autres.

L'œuvre littéraire consiste, essentiellement, en un texte - une suite ordonnée de mots écrits agencés selon une logique interne. Toutefois, ce texte ne se présente que rarement à l'état « nu ». Comme le souligne Gérard GENETTE dans *Seuils* [2], ouvrage de référence consacré à l'étude des éléments qui accompagnent et encadrent le texte. Il existe tout un ensemble de dispositifs périphériques qui participent à sa réception. Ces éléments, longtemps négligés par la critique littéraire, relèvent de ce que Genette nomme : le paratexte.

L'analyse de ces éléments d'« habillage » - titres, préfaces, épigraphes, quatrièmes de couverture, etc. - peut s'avérer particulièrement féconde. Elle permet d'interroger les processus imaginaires et les stratégies d'énonciation à l'origine de la création littéraire. En ce sens, le paratexte ne constitue pas un simple décor, mais un véritable espace de médiation entre l'auteur, le texte et le lecteur. Nous sommes redevables à Genette d'avoir attiré l'attention sur cette zone liminaire du texte, et d'avoir ouvert un champ d'interrogation critique sur ses fonctions, à travers cet article.

Dès lors, une question centrale se pose : dans quelle mesure le paratexte, ainsi défini, peut-il contribuer à une meilleure compréhension de l'œuvre littéraire ? Et quel rôle joue-t-il dans l'interprétation de celle-ci. Dans la présente recherche, nous allons nous intéresser à la première de garde et de l'épigraphie comme éléments paratextuels pertinents.

Afin de structurer notre réflexion, nous avons choisi de diviser cette étude en deux grandes parties. La première s'attache à présenter l'œuvre *Goutte épaisse* et son auteur P. GUBARIKA, en mettant en lumière les éléments biographiques, contextuels et narratifs susceptibles d'éclairer la genèse du texte et ses enjeux. Il s'agit ici de situer le roman dans son environnement socio-culturel et cerner les intentions qui sous-tendent sa création. La seconde partie propose une mise en pratique de la théorie paratextuelle, telle que formulée par Gérard Genette, en l'appliquant à l'œuvre retenue. Cette analyse vise à interroger les éléments périphériques du texte ci-après - la première page de couverture et l'épigraphie - et à en dégager les fonctions esthétiques et symboliques. Ce faisant, nous espérons montrer en quoi le paratexte constitue une clé de lecture essentielle pour comprendre les dynamiques internes du roman et les effets qu'il produit sur son lectorat.

I. Présentation de l'auteur et de son œuvre

I.1. L'auteur

Prosper GUBARIKA WA MUDI-WAMBA VANELLA est né à Kipakasa dans l'ancienne Province de Bandundu devenue aujourd'hui, la Province du Kwilu dont il est originaire. Licencié en pédagogie appliquée, option français de l'Institut Supérieur Pédagogique de Bukavu, il est détenteur d'une licence spéciale de l'Université de Kinshasa, puis d'un Diplôme d'Etudes Supérieures et d'un Doctorat en Langue et Littérature françaises de la même Université depuis 2009. Il est professeur Ordinaire à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université Pédagogique Nationale, à Kinshasa où il enseigne la littérature française, les littératures francophones, la Sémiologie et la Pragmatique de la communication, ainsi que les Techniques d'expression orale et écrite en français.

Cet ancien Vice-Doyen chargé de l'enseignement (2016-2009) et Doyen de la Faculté des Lettres (2010- 2016) est actuellement, le Directeur du Centre de Recherches et d'Etudes pour le Développement de l'Education (C.R.E.D.E.). Critique littéraire avisé, préfacier, poète, nouvelliste et romancier, il a publié, en plus d'une cinquantaine d'articles scientifiques (notamment sur SONY LABOU TANSI et son œuvre), une nouvelle : « Noces aigres ou les enfers ont flambé » dans le recueil *Sandruma ; on démon-cratise !* (Kinshasa, Editions du Trottoir, 1994). Il est auteur des romans : *Péril en la demeure* (L'Harmattan, 2016), *Rends-la-moi, ma Rose, Lydie !* (Kinshasa, Feu Torrent, 2016, prix « Mikanda Awards » du meilleur roman congolais de 2016), *L'As rassis* (Kinshasa, Exibook, 2016), *L'Aube du Triomphe* (Kinshasa, Feu Torrent, 2017), *Compteur à zéro* (Kinshasa, Feu Torrent, 2017), *Goutte épaisse*, (Kinshasa, Feu Torrent, 2019), *Kojick, mon pauvre Tyndare* (Kinshasa, Feu

Torrent, 2020), *Kitaba, sans blagues !* (Kin, Editions de l'Acacia, 2023), *Kifukutu* (Kin, éditions, de l' acacia, 2023), *Les fous de Râ-Kikika, Lumûka*, (Kin, Accasia, 2023). Il a également publié trois autres ouvrages scientifiques : *Méthodes de Critique littéraire contemporaine*, (Kinshasa, Feu Torrent, 2018), *Pragmatique du discours théâtral. Analyse des interactions verbales dans Qui a mangé Madame d'Avoine Bergotha ?, pièce de Sony LABOU TANSI,*(Kinshasa, Feu Torrent, 2019), *De Claude Duchet à Nous. Itinéraires sociocritique*, Kinshasa, Editions du CREDE, Université Pédagogique Nationale.

I.2. Résumé du roman

Le roman *Goutte épaisse* est divisé en sept chapitres qui portent chacun un titre. Ces intertitres sont : 1) *Galères et glaires*, 2) *Bambisa...* 3) *Visitation*, 4) *Débine*, 5) *Un coup, une flamme*, 6) *Goutte épaisse*, 7) *Voix du cœur, raison de la femme*.

De quoi parle-t-on dans cette œuvre ?

Dans ce roman, Prosper GUBARIKA met en exergue l'image de quatre personnages dont il exalte les vertus républicaines : Sim Solla Kubuya, le héros, Sabrina Kitenge, son épouse, Mouzy Mamyssa, sa co-épouse et la Première Dame, l'épouse du Président de la République.

Tous sont habités par le patriotisme, le spiritualisme et l'amour réciproque. Sim aime son épouse Sabrina avec qui il a quatre enfants. Il se démène, en qualité d'apothicaire, à améliorer le climat des affaires, afin de donner du sens à sa vie. Cette quête le conduit dans l'exode où à un moment donné, il laisse son épouse et ses enfants en Afrique du Sud, pour s'installer à Kinshasa où, malheureusement, il est séduit par une sucube Kinoise, Mathéssy Libabé, qui lui arrache sa virilité et il en devient infécond ! Il en informe son épouse qui lui conseille de faire soigner cette anomalie !

Après la prise réitérée des aphrodisiaques, le hasard lui fait essayer sur Mouzy Mamyssa sa capacité afin de vérifier s'il est guéri. *Un coup, une flamme !* Cette dernière tombe enceinte et met au monde une petite fille du nom d'Hygye, point d'intersection entre le trio. Ayant appris cette bonne nouvelle de la guérison de son mari *Sim*. *Sabrina* exulte et adopte Mouzy comme co-épouse.

Sim Solla Kabuya devient, par la force des choses, polygame et donne du sens à sa vie. A quelque chose malheur est bon, dit-on. C'est grâce à sa deuxième femme (Mouzy) que Sim est engagé à un grand poste à la Présidence de la République. Ce poste va lui donner plusieurs opportunités.

Nous allons dans la partie suivante nous consacrer à l'analyse du paratexte dans le roman *Goutte épaisse*.

II. Etude du paratexte

II.1. Qu'est-ce qu'un paratexte ?

Le paratexte fait partie de ce que Gérard GENETTE appelle la transtextualité et qui comprend, en dehors de la paratextualité d'autres concepts comme l'intertextualité, l'hypertextualité, la métatextualité et l'architextualité.

Le paratexte est donc un appareil textuel qui se présente comme un outil indispensable pour cerner la signification de l'œuvre littéraire et livrer les clés de sa compréhension. Il participe à l'édification d'un lieu établissant, « un pacte de lecture » qui vise à orienter le processus de la réception de l'œuvre dès le départ. Ce lieu textuel qui accompagne l'œuvre littéraire désigne l'ensemble des dispositifs qui entourent un texte publié, en ce compris les signes typographiques et iconographiques qui le constituent. Il s'agit de :

« *Tous les signes et les signaux pouvant être le fait ou de l'éditeur voire du diffuseur* » [3].

Si l'on se réfère toujours à l'étude de Gérard GENETTE, le paratexte est l'une des cinq formes des relations textuelles du texte. En effet, « le paratexte » ou « périgraphe » du texte comme l'appelle KASELE LAISI WATUTA, est tout ce qui entoure le texte. C'est un ensemble hétérogène des signes et de signifiants. Donc, il s'agit d'un certain nombre d'énoncés. Il est « *ce par quoi un texte se fait lire et représente* » « *un ensemble d'éléments discursifs, provenant de l'éditeur ou de l'auteur* » [4].

Gérard GENETTE distingue deux composants du paratexte : « **le péritexte** » et « **l'épitéxte** ».

II.1.1. Le péritexte

« La notion du « péritexte » désigne les genres discursifs qui entourent le texte éditorial, (collections, couvertures, matérialité du livre), le nom d'auteur, les titres, la prière d'insérer, les dédicaces, les épigraphes, les préfaces, les intertitres et les notes » [5].

Pour la linguistique du texte et du discours, la prise en compte des discours péritextuels permet d'ouvrir ce concept sur la complexité pragmatique de sa circulation matérielle et des conditions de production et de réception. De plus, la théorisation du concept de péritexte et des formes discursives qui entourent matériellement le texte permet d'aborder les délicates questions de la segmentation graphique des frontières de celui-ci. Ainsi, le péritexte est un terme qui désigne tout ce qui se trouve « autour du texte, dans l'espace même du volume comme les titres de chapitres ou certaines notes » [6].

De son côté Vincent COLONA, l'un des théoriciens de l'autofiction dit que :

« Tous les éléments péritextuels ont un effet beaucoup plus marquant pour le lecteur, car ils sont directement attachés au texte et sont organiquement liés à l'œuvre » [7].

Il faut distinguer ce qui appartient aux marges de l'œuvre et ce qui est plutôt un prolongement de l'œuvre.

II.1.2. L'ÉPITEXTE

Dans le champ de la théorie littéraire, la notion d'épître occupe une place essentielle dans l'analyse des mécanismes d'encadrement et de médiation du texte littéraire. Introduite par Gérard Genette dans *Seuils* (1987), cette catégorie désigne l'ensemble des éléments discursifs produits par l'auteur ou son entourage, mais situés hors du livre imprimé. Contrairement au péritexte – qui regroupe les éléments internes à l'objet – livre tels que la couverture, la préface ou les notes – l'épître se manifeste dans des espaces externes : entretiens, correspondances, conférences, journaux intimes ou encore intervention médiatiques.

L'épître joue un rôle déterminant dans la construction de l'image de l'auteur, dans l'orientation de la lecture, et dans l'orientation de la lecture, et dans la réception critique de l'œuvre. Il peut être public (interviews, déclarations, articles) ou privé (lettres, carnets), et participe à ce que Genette appelle la « stratégie de communication » de l'auteur. En ce sens, l'épître n'est pas un simple commentaire périphérique, mais un dispositif d'autorité, de légitimation, voire de manipulation du sens.

Dans cette perspective, l'analyse de l'épître permet de mieux comprendre les enjeux de la textualité élargie, où le texte littéraire ne suffit plus à lui-même, mais s'inscrit dans un réseau de discours qui en balisent l'interprétation. Ainsi les confirment Patrick CHARAUDEAU et Dominique MAINGUENEAU, l'épître désigne les productions qui entourent le livre et se situent à l'extérieur du livre. Que ça soit public (épître éditorial, interview-entretiens), soit privé (correspondances, journaux intimes) [8].

Donc, les deux aspects du paratexte ne vont pas avoir la même importance.

II.2. Une esthétique du seuil : entre promesse et énigme

« La première de couverture est la première accroche » [9].

La première de couverture, en tant qu'élément paratextuel fondamental, fonctionne comme un seuil symbolique entre le monde extérieur et l'univers fictionnel. Elle est à la fois promesse de lecture et dispositif d'orientation générique. Dans *Goutte épaisse*, cette page liminaire ne se contente pas d'annoncer le titre et l'auteur : elle propose une atmosphère, une tonalité, voire une posture interprétative. Le blanc du carton, loin d'être neutre, agit comme un vecteur de sens. Il évoque une forme de pureté, de suspension, voire d'attente – comme si le texte à venir devait surgir d'un espace vierge, d'un silence inaugural.

Ce choix chromatique, en apparence minimaliste, peut être lu comme une stratégie de dédramatisation ou de mise à distance du pathos. Il invite à une lecture épurée, presque clinique, des affects et des récits. Le blanc devient alors le miroir d'une

écriture qui cherche la clarté sans renoncer à la densité. Il est aussi le lieu d'une transparence feinte : si les émotions sont « faciles à deviner », c'est peut-être parce qu'elles sont déjà codées, déjà filtrées par le dispositif paratextuel.

La première de couverture du roman *Goutte épaisse* est imprimée sur un carton de couleur blanche. Cette couleur est le signe de l'optimisme et de la paix. C'est une couleur positive qui adoucit le caractère et apporte une lueur d'espoir. Elle exprime aussi la transparence et la clarté dont les émotions du porteur sont faciles à voir et à deviner.

II.2.1. Le nom de l'auteur comme dispositif paratextuel : entre identité, prophétie et ancrage clanique

En tête de la première page du roman *Goutte épaisse*, l'éditeur a placé le nom complet de l'auteur : Prosper GUBARIKA WA MUDI-WAMBA VANELLA, imprimé en noir sur fond blanc. Ce choix chromatique, loin de renvoyer ici aux connotations traditionnelles du deuil ou de la tristesse, participe d'un effet esthétique : le noir, couleur de l'encre, contraste avec la blancheur de la page et confère au nom une solennité visuelle, une présence affirmée dans l'espace du livre. Le prénom « Prosper » d'origine chrétienne, suggère une intention des parents : celle d'un avenir florissant pour leur enfant. Cette hypothèse se vérifie dans le parcours de l'auteur, devenu Professeur d'université et père de famille respecté.

Le prénom, dans ce contexte, fonctionne comme un acte de nomination performatif, porteur d'un destin.

Le nom de famille « GUBARIKA » trouve ses origines dans la langue « kikwese », parlée dans la Province du Kwilu. Il dérive de « GUBALEKA », qui signifie « passer » en français, et a été transformé en « GUBARIKA », selon une logique de variation phonétique et d'appropriation identitaire. Ce nom est suivi du postnom « MUDI-WAMBA », précédé de la préposition « WA », équivalent du « de » français, qui marque l'appartenance clanique. Ainsi, l'auteur se présente comme issu du clan MUDIWAMBA dans la Collectivité de MUDIKALUNGA, Territoire de Gungu, Province du Kwilu.

Cette construction onomastique illustre ce qu'Albert HAMON désigne comme une fonction essentielle du paratexte :

« L'inscription au péri-texte du nom, authentique ou fictif, de l'auteur qui nous paraît aujourd'hui si nécessaire et si « naturelle », ne l'a pas toujours été si l'on en juge par la pratique classique de l'anonymat... » [10].

Le nom de l'auteur, dans sa forme complète, agit comme un acte d'énonciation. Il relie celui qui nomme (l'auteur, l'éditeur, le lecteur) aux propriétés du référent (l'auteur en tant que sujet social, culturel et symbolique). En nommant, on attribue des caractéristiques au référent, mais on révèle aussi des traits de celui qui nomme : ses attentes, ses valeurs. Ainsi, la nomination devient un miroir double, où l'auteur se construit une image de lui-même, et où le lecteur ou le critique se projette dans une relation interprétative.

Sur la même page de couverture, on y trouve aussi le titre de l'œuvre que nous allons analyser dans la partie qui suit celle-ci.

II.2.2. Le titre *Goutte épaisse* : entre référent médical et métaphore littéraire

Sur la même page de couverture, en complément du nom de l'auteur, figure le titre du roman, *Goutte épaisse*, que nous analyserons dans la partie suivante.

Ce titre écrit en **rouge**, contraste visuellement avec le nom de l'auteur en noir, et évoque immédiatement **une dimension corporelle et organique**. Le choix de cette couleur s'explique par la nature du terme lui-même : il s'agit **d'un emprunt à la médecine moderne**, comme l'indique l'auteur dans l'avant-récit :

« Goutte épaisse, en « normal ». C'est, tout enfant que j'en ai entendu parler, chaque fois, à la suite des soupçons du paludisme qui pesait sur ma santé et souvent m'accablait, Feu mon père était infirmier. Il en parlait comme d'une prise de sang exigé au patient et à soumettre à un examen de laboratoire, afin d'y diagnostiquer le plasmodium » (GE, p.XI)

La goutte épaisse, dans le lexique médical, désigne une technique de prélèvement sanguin permettant de détecter la présence du parasite responsable du paludisme. Elle implique une incision légère, souvent au bout du doigt, d'où jaillit le sang – d'où la pertinence du rouge sur la couverture, en forme d'ailleurs d'une goutte de sang. Ce lien entre **le titre** et **la matière corporelle** installe d'emblée une tension entre le **biologique** et le **symbolique**, entre le **diagnostic médical** et l'**exploration romanesque**. Le titre, comme le rappelle Maurice BAISSER, possède une temporalité propre :

« Avant le titre, il y a le texte, après le texte, il demeure le titre » [11].

Il fonctionne comme un **Seuil**, un **appel**, une **promesse**. Selon Christiane ACHOUR et Simon REZOUG, dans *Clés pour la lecture des récits, convergences critiques*, un titre est connu pour être un énoncé servant à nommer un texte qui évoque le contenu, il est « la réclame du texte ». [12].

Et Léo HOEK, le définit comme :

« Un ensemble de signes linguistiques (...) qui peuvent figurer en tête pour désigner, pour en indiquer le contenu global et pour allécher le public visé » [13].

Dans cette perspective, *Goutte épaisse* est un titre **thématique**, à la fois **séducteur** et **descriptif**. Il attire l'attention du lecteur, attire sa curiosité et suscite une série de questions interprétatives :

- Pourquoi ce titre médical pour un roman ?

- Est-il question de personnages atteints de paludisme ?

- La goutte épaisse est-elle une métaphore du mal, du trauma, ou de la mémoire ?

Cette **visée intentionnelle** de l'auteur s'inscrit dans une logique de **métaphorisation du titre**, qui produit un **effet littéraire et fictionnel**. Le titre devient alors une **énigme**, un **symptôme**, un **indice** du « trésor caché » que constitue le contenu de l'œuvre, il invite à une lecture attentive, à une exploration du texte comme **corps à examiner**, comme **mémoire à sonder**.

L'indication générique de l'œuvre : « roman » : est un marqueur de fiction et elle remplit les deux fonctions suivantes :

- **Fonction de signalisation** : en apparaissant dès la première page, le mot roman agit comme un avertissement générique. Il oriente la réception du texte, en indiquant qu'il s'agit d'une œuvre de fiction, donc d'un récit qui ne prétend pas à la véracité historique ou biographique.
- **Protection juridique et éthique** : Cette mention peut aussi servir de **parapluie légal**, en particulier lorsque le récit évoque des situations ou des personnages qui pourraient être perçus comme inspirés du réel. Elle permet à l'auteur de se présenter de se prémunir contre d'éventuelles accusations de diffamation ou d'atteinte à la vie privée.

Quant à l'**avertissement** dans *Goutte épaisse* : une mise en abyme de la fiction. Il renforce en explicitant le caractère fictionnel du récit :

« Toutes similitudes avec des personnes ou des noms de celles-ci, des situations ou autres éléments dans ce récit, ne sont que fortuites. Car d'un bout à l'autre, ce roman n'est qu'une simple fiction, comme il s'en est trouvé, s'en trouve et s'en trouvera d'autres encore, rafistolées à partir d'autres récits oraux entendus ci et là... » (GE, p IX)

Cette formule, bien connue, est un topos du roman contemporain, souvent utilisées pour désamorcer toute lecture référentielle. L'auteur va plus loin en insistant sur le caractère bricolé du récit : « rafistolées à partir d'autres récits oraux entendus ci et là... » Ce choix lexical (rafistolées) suggère une poétique du fragment, de l'oralité, et de la recomposition, qui inscrit le roman dans une tradition narrative mouvante, presque artisanale.

Quant à l'enjeu narratologique et poétique, on se retrouve sur le **pacte fictionnel** et la **mémoire collective** :

-**Le pacte fictionnel** : en affirmant d'emblée que le texte est une fiction, l'auteur instaure un contrat de lecture spécifique. Le lecteur est invité à suspendre son incrédulité, à accepter les invraisemblances, les ellipses, les jeux de langage ou de temporalité.

-**La mémoire collective et l'oralité** : la référence aux « récits oraux entendus ci et là » inscrit le texte dans une dynamique de transmission, de mémoire populaire, voire de mythologie contemporaine. Cela évoque les travaux de Paul RICOEUR sur la mémoire narrative ou ceux de Michel de CERTEAU sur les pratiques discursives du quotidien. [14.15].

Sur cette page de couverture, une image iconographique attire l'attention : elle prend la forme d'une goutte de sang. Mais lorsqu'on retourne le livre, cette même figure se métamorphose en cœur humain. Ce renversement visuel suggère une polysémie volontaire, où l'image ne se contente pas d'illustrer le texte, mais l'interpelle, le prolonge, voire le transforme. Il est désormais acquis que lorsqu'une image accompagne un texte, une relation s'instaure entre les deux : ils se nourrissent mutuellement. Le texte entretient avec l'image des rapports étroits, parfois complexes, car l'ajout d'un visuel permet de « l'exhausser », de le compléter, de le commenter ou encore de le rendre plus attrayant.

La réception de l'image, selon Junius, peut s'opérer selon deux modalités complémentaires. La première est celle du « tractatus », qui renvoie au latin « evindentia » : il s'agit de l'impression globale, immédiate, que suscite l'image. La seconde est celle du modus « normalis », associée au terme « perspicuitas », qui appelle une observation analytique, plus lente, plus réfléchie. Ainsi, l'image ne se donne pas seulement à voir : elle se lit, elle se déchiffre, elle s'interprète.

Ainsi, dans un premier temps, la perception est saisie par « un effet esthétique » ; dans un second plan, elle saisit la « signification ». L'image - du latin « imago », « imaginis », signifiant ce « qui prend la place de » - fut désignée par les anciens à travers plusieurs équivalents tels que simulacre ou effigie.

Toutefois, la définition la plus ancienne nous vient de PLATON, qui écrit :

« J'appelle images, d'abord les ombres, ensuite les reflets qu'on voit dans les eaux ou à la surface des corps opaques, polis et brillants et toutes les représentations de ce genre » [16].

L'image avec tous ce qu'elle implique en termes de forme, de posture du personnage ou orientation du regard, porte une signification qui engage le lecteur dans une situation de communication visuelle. Elle l'invite à cerner le sens et à cerner le sens qu'elle véhicule. Tel est le cas de l'image représentant la goutte de sang choisie par l'écrivain pour illustrer la couverture du roman *Goutte épaisse*.

En bas de la page figure la présentation de la maison d'édition : **Editions Feu Torrent**. Cette indication paratextuelle possède une valeur managériale aux yeux du lecteur. Si celui-ci a déjà eu l'occasion de lire d'autres ouvrages publiés dans cette maison et en conserve une image, il sera naturellement enclin à acquérir ce nouveau titre.

Cet élément paratextuel s'inscrit dans une logique de collection propre à l'édition moderne : il participe à l'organisation du champ de production et agit comme vecteur promotionnel. La collection crée des réflexes d'achat, instaurant une forme de fidélité éditoriale. A ce titre, l'environnement péritextuel ne se limite pas aux éléments contrôlés par l'auteur ; il convient de ne pas négliger le péritexte allographe, notamment éditorial, qui peut orienter la lecture de manière significative.

Robert Escarpit affirme que la collection contribue à l'autonomie de l'œuvre : « *Pour qu'une œuvre existe vraiment en tant que phénomène autonome et libre en tant que créature et suivie seule son destin parmi les hommes* » [17].

II.2.4. Analyse de l'épigraphe

S'agissant de l'épigraphe, cet élément paratextuel se présente comme une inscription placée en tête des pages. Son emploi traduit une visée intentionnelle de la part de l'auteur : c'est un procédé qu'il adopte pour permettre au lecteur d'entrer dans le texte avec une idée préconçue de son contenu. Le terme *épigraphe*, d'origine grecque (epigraphein), signifie « inscription ». En plus, l'épigraphe, une citation que l'auteur place au début d'un texte et nettement séparée de lui, participe à procurer une certaine valeur au texte et permet d'inscrire la pensée de l'auteur, ainsi que sa propre vision du monde.

« L'épigraphe » ou bien l'« exergue » est un terme qui, selon Gérard GENETTE, ou un mot que l'on trouve : « *Au bord de l'œuvre et non dans l'œuvre* » [18].

En ce qui concerne le roman *Goutte épaisse*, son auteur a choisi un poème de la poétesse américaine Sara TEASDALE, née à Saint-Louis en 1884 et morte dans la même ville en 1934, intitulé *Tel ce vase*. En voici l'extrait :

*« Que vous dois-je, à vous
Qui m'aimez profondément et depuis longtemps ?
Qui n'avez jamais donné des ailes à mon esprit
Ni donné à mon cœur une chanson ?
Mais, oh ? A lui, que j'ai aimé.
Qui ne m'aimait pas du tout,
Je dois la petite porte
Qui traverse le mur des cieux. »* (GE p. V)

Ce poème exprime un paradoxe émotionnel : l'amour non partagé est celui qui a éveillé en la poétesse une transcendance, une ouverture vers l'infini, alors que l'amour fidèle et profond, quoique sincère, n'a pas su nourrir son imaginaire ou son interprétation.

« **Vous qui m'aimez profondément** » : représente un amour stable, constant, mais trop sage, trop terrestre.

« **Qui n'avez jamais donné des ailes à mon esprit** » : cet amour n'a pas stimulé sa créativité, ni éveillé de passion. »

« **Mais, oh ! À lui que j'ai aimé** » : l'amour non réciproque, douloureux, devient paradoxalement source d'élévation.

« **La petite porte qui traverse le mur des cieux** » : métaphore puissante de sa transcendance, de l'accès à une forme de révélation ou de beauté supérieure, rendue possible par la souffrance amoureuse.

Quelle relation cette épigraphe peut-elle avoir le reste du texte ? Selon Gérard GENETTE, est un seuil, un **dispositif liminaire** qui éclaire ou oriente la lecture de l'œuvre. Ici, le choix de ce poème comme exergue suggère qu'il s'agit de l' :

- Exploration **les tensions entre amour reçu et amour désiré**, entre sécurité affective et passion destructrice.
- Mise en scène d'un personnage ou d'une narratrice dont **l'expérience de l'amour non partagé** devient une voie d'accès à une forme de vérité intérieure, le dépassement de soi.
- Interrogation de **la valeur existentielle de la douleur**, comme moteur de création, de révélation ou de transformation.

L'épigraphe agit donc comme **clé de lecture symbolique** : elle annonce que l'œuvre ne valorisera pas nécessairement l'amour réciproque, mais peut-être **l'intensité de l'élan vers l'autre**, même s'il est voué à l'échec.

Ce poème adopte la forme d'un vase – cet objet destiné à accueillir des fleurs – qui devient ici métaphore du cœur humain, réceptacle de l'amour. Dans le roman *Goutte épaisse*, le récit retrace l'histoire de Sim Solla Kubuya, un homme ayant commis une involontaire infidélité, certes motivée par une quête thérapeutique, mais qui a conduit à la grossesse d'une autre femme. Nous proposons que la forme même du vase, conjuguée au contenu du poème, illustre la place centrale de l'amour dans le cœur humain, sa capacité à accueillir, à contenir, mais aussi à se fissurer, pour laisser la vie et ouvrir au bonheur.

Cette lecture trouve un écho dans les propos de Michel HAAR, qui évoque la charge symbolique des objets dans les œuvres littéraires, notamment celle du vase :

*« tous les détails du cérémonial de la jeunesse obsédés sont **symboliques**, ce qui veut dire qu'ils représentent de façon figurée, imagée, ses conflits et désirs inconscients. (...) Pots à fleurs et vases sont d'autres symboles de la féminité. La crainte de briser les vases se trouve liée à un souvenir d'enfance que seules les questions de*

l'analyste (rarement un aveu spontané) peuvent révéler. Etant enfant, elle tomba alors qu'elle portait un vase en verre et elle se fit une blessure qui la fit saigner abondamment. Le geste d'éloigner les vases pour éviter de les briser signifie la crainte de perdre sa virginité (symbolisée par saigner), mais également la crainte opposée de ne pas saigner. » [19].

Ainsi, le vase devient un symbole ambivalent : à la fois lieu d'accueil et objet fragile, porteur de mémoire, de désir et de crainte. Dans *Goutte épaisse*, cette symbolique enrichit la lecture du geste de Sim, dont l'amour, bien que thérapeutique, déborde les limites du cœur –vase et provoque une rupture. Le poème, en épousant cette forme, semble alors interroger la capacité du cœur humain à contenir l'amour sans se briser.

Conclusion

En guise de conclusion, nous avons centré notre attention sur quelques éléments paratextuels du roman *Goutte épaisse* de l'écrivain congolais Prosper GUBARIKA WA MUDI-WAMBA VANELLA, notamment ceux présents sur la page de couverture et l'épigraphe. Il convient de souligner que cet auteur fait partie des écrivains de son pays qui produisent des textes fictionnels d'une grande qualité. La peinture réaliste de ses œuvres incite le lecteur à dépasser l'imaginaire pour se confronter à des faits concrets de la société.

Dans cette recherche, nous avons considéré le paratexte comme un espace de dialogue différé, qui permet de mettre en lumière des éléments essentiels et d'orienter, dès l'abord, la lecture vers une interprétation consciente et approfondie de l'œuvre.

Ainsi le titre, accompagné de ses intertitres, d'illustration et de l'épigraphe, a contribué à éveiller notre intérêt et par ricochet, notre curiosité pour l'univers du roman *Goutte épaisse*. A titre d'exemple, le choix du titre – une métaphore empruntée au champ médical – entre en résonance avec le thème central du récit. De même, l'usage de la couleur rouge, symbole du sang prélevé pour analyse, se retrouve dans l'image iconographique placée sur la couverture du roman.

Enfin, l'épigraphe présente un lien étroit avec les enjeux thématiques de l'œuvre, confirmant la cohérence entre le paratexte, et le corps du texte, et soulignant la volonté de l'auteur d'inscrire son récit dans une lecture critique réel.

Référence

I. Œuvre analysée

GUBARIKA, *Goutte épaisse*, Editions Feu Torrent, Kinshasa, 2020.

II. Autres œuvres de Prosper GUBARIKA

- « Noces aigres ou les enfers ont flambé », Nouvelle parue dans *Sandruma, on démon-cratise !* (Recueil de dix Nouvelles), Kinshasa, Editions du trottoir, 1994 ;
- *Echos*, (Recueil de poèmes), inédit ;
- *Péril en demeure*, (roman), Paris, L'harmattan, 2016 ;
- *Rends-la-moi ma Rose, Lydie !*, Kinshasa, Feu Torrent, 2016 ; (Prix « Mikanda Awards » du meilleur roman congolais de 2016) ;
- *L'As rassis*, (roman), Kinshasa, Feu Torrent, 2017,
- *Compteur à zéro*, (roman), Kinshasa, Feu Torrent, 2018.

III. OUVRAGES TECHNIQUES

[1]. KASINGA NGWOS C., *Herméneutique Générale*, CEDESURK, Kinshasa, 2008 ;

[2]. KASELE LAISI JR., *Eléments d'intertextualité*, CEDESURK, Kinshasa, 2007 ;

- [3]. ACHOUR C., AMINA BEKKAT, *Clefs pour la lecture des récits, convergences critiques*, Blida, Edition du Tell, 2002 ;
- [4]. HOECK L., *Production de l'intérêt romanesque*, Paris, l'édition de roman, 1998 ;
- [5]. GENETTE G., *Seuils*, Paris, Seuils, 1989 ;
- [6]. RICARDOU J., « Naissance d'une fiction », *Nouveau Roman, hier, aujourd'hui*, 1972 ;
- [7]. HAUSSER M., *Littérature francophone*, Paris Edition Belin, 1988 ;

IV. DICTIONNAIRES

- [8]. ARON (P), *Le Dictionnaire du littéraire*, 1^{ère} Edition, Quadrigue, P.U.F. Paris, 2002 ;
- [9]. CHARAUDEAU P., MAIGUENEAU (P), *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuils, 2002.

V. WEBOGRAPHIE

- [10]. ARGAND (C), « Ce que révèlent les dédicaces des écrivains, du pain à l'hommage » in *Sit/www. Le magazine littéraire/l'actualité de la littérature ; essai sur la fonctionnalisation de soi en littérature*, doctorat de I.H.E.S.S. sous la direction de Gérard GENETTE, 1989.